

COLLECTION : Les meilleures nouvelles

Titres déjà parus

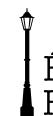
Virginia Woolf
Katherine Mansfield

À paraître

Anton Tchekhov
H.P. Lovecraft
F. Scott Fitzgerald

Les meilleures nouvelles
de
**KATHERINE
MANSFIELD**

Nouvelles traductions de
Daniel Argelès, Luc Arnault, Pascal Bataillard,
Vanessa Kientz, Elisabeth Lamy-Vialle, Jean-Marcel Morlat,
Laurence Petit et Julie Vatain-Corfdir


ÉDITIONS
RUE SAINT AMBROISE

du regard toute cette étendue agitée. Il y avait bien eu cette autre vie, sortir pour une course, rapporter des sacs pleins de choses à la maison, faire des achats à l'essai, en discuter avec Josephine, les retourner pour faire d'autres achats à l'essai, s'occuper des plateaux de père tout en essayant de ne pas le contrarier. Mais tout cela semblait s'être produit dans une espèce de tunnel. Ce n'était pas réel. Il n'y avait qu'en sortant du tunnel, quand elle arrivait dans le clair de lune ou au bord de la mer ou au beau milieu d'un orage qu'elle se sentait réellement elle-même. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Qu'était cette chose qu'elle voulait tout le temps ? À quoi tout cela menait-il ? Maintenant ? Maintenant ? Elle se détourna du bouddha avec un de ses gestes vagues. Elle alla se poster à côté de Josephine. Elle voulait lui dire quelque chose, quelque chose de terriblement important – sur l'avenir et sur ce que...

« Ne penses-tu pas que, peut-être... » commença-t-elle.

Mais Josephine l'interrompit. « Je me demandais si maintenant... » murmura-t-elle. Elles s'arrêtèrent ; elles s'attendirent.

« Vas-y, Connie », dit Josephine.

« Non, non, Jug ; après toi », fit Constantia.

« Non, dis ce que tu allais dire. C'est toi qui as commencé », glissa Josephine.

« Je... je préférerais écouter d'abord ce que tu avais à dire », répondit Constantia.

« Ne sois pas absurde, Connie. »

« Non, vraiment, Jug. »

« Connie ! »

« Oh, Jug ! »

Une pause. Puis, d'une petite voix, Constantia dit : « Je ne peux pas dire ce que je voulais dire, Jug, parce que j'ai oublié ce que c'était... que je voulais dire. »

Josephine resta un moment silencieuse. Elle regardait fixement un grand nuage, à l'endroit où se trouvait jusque-là le soleil. Puis, abruptement, elle répondit : « Moi aussi, j'ai oublié. »

Le canari

Traduction Daniel Argelès

Vous voyez ce gros clou, là, à droite de la porte d'entrée ?
 ... Même maintenant j'ai du mal à le regarder et pourtant je ne supporterai pas de l'enlever. J'aime à me dire qu'il sera toujours là, même après moi. J'entends parfois les voisins dire : « Il a dû y avoir une cage suspendue ici. » Et cela me réconforte. J'ai le sentiment qu'il n'est pas complètement oublié.
 ... Vous ne pouvez pas imaginer combien son chant était merveilleux. Il n'était pas comme celui des autres canaris. Et ce n'est pas juste moi qui me fais des idées. Souvent, par la fenêtre, je voyais des gens s'arrêter au portail pour l'écouter ou bien se pencher un long moment par-dessus la clôture près du seringa, transportés. Je suppose que cela vous paraît absurde – tel ne serait pas le cas si vous l'aviez entendu – mais j'avais vraiment le sentiment qu'il chantait des chansons entières, avec un début et une fin.

Par exemple, quand j'avais fini la maison l'après-midi, que j'avais changé de corsage et apporté ma couture ici, sur la véranda, il avait coutume de sauter d'un perchoir à l'autre, hop, hop, hop, de

tapoter contre les barreaux comme pour attirer mon attention, de boire une petite gorgée, exactement comme l'eût fait un chanteur professionnel, puis d'entamer un chant tellement exquis qu'il me fallait poser mon aiguille pour l'écouter. J'ai peine à le décrire ; j'aimerais pouvoir le faire. Mais c'était toujours le même chant, tous les après-midis, et j'avais le sentiment d'en comprendre chaque note. ... Je l'aimais. Ah, comme je l'aimais ! Peut-être n'est-il pas si important de savoir ce que l'on aime dans ce monde. Mais aimer quelque chose, il le faut assurément. Bien sûr, il y avait ma petite maison et le jardin, mais, pour une raison ou pour une autre, ils ne m'ont jamais suffi. Les fleurs répondent de façon merveilleuse, mais elles n'ont pas de compassion. Puis j'ai aimé l'étoile du soir. Cela vous paraît-il ridicule ? J'allais dans le jardin après le coucher du soleil et je l'attendais jusqu'à ce qu'elle se mette à briller au-dessus de l'eucalyptus plongé dans l'ombre. Je murmurai : « Te voici, ma bien-aimée. » Et, en ce tout premier instant, elle semblait briller pour moi seule. Elle semblait comprendre ce... ce quelque chose qui est comme un désir et qui pourtant n'est pas un désir. Ou ce regret – cela s'apparente davantage à un regret. Mais regret de quoi ? J'ai toutes les raisons d'être reconnaissante.

... Mais à partir du moment où il est entré dans ma vie, j'ai oublié l'étoile du soir ; je n'en avais plus besoin. C'était étrange. Quand le Chinois qui a frappé à ma porte avec des oiseaux à vendre l'a tenu devant moi dans sa minuscule cage et que, au lieu de battre et de battre sans cesse des ailes comme les pauvres petits chardonnerets, il a émis un menu pépiement, tout délicat, je me suis retrouvée à lui dire : « Te voici, mon bien-aimé », comme auparavant à l'étoile au-dessus de l'eucalyptus. Dès cet instant il fut à moi.

... Je m'étonne aujourd'hui encore quand je me rappelle à quel point lui et moi partagions notre existence. Dès l'instant où je descendais, le matin, et où j'étais le tissu de sa cage, il me saluait d'une petite note somnolente. Je savais que cela voulait dire : « Ma

petite dame ! Ma petite dame ! » Puis je le suspendais au clou à l'extérieur pendant que je préparais le petit-déjeuner pour mes trois jeunes gens, et je ne le rentrais jamais avant d'avoir la maison pour nous seuls. Ensuite, quand la vaisselle était faite, c'était tout un spectacle. J'étalais un journal sur un coin de la table et, quand j'y posais la cage, il se mettait à battre désespérément des ailes, comme s'il avait ignoré ce qui allait suivre. « Tu es un vrai petit comédien », avais-je l'habitude de le gourmander. Je grattais le bac, le saupoudrais de sable propre, remplissais l'abreuvoir et la mangeoire, coinçais un bout de mouron et un demi piment entre les barreaux. Et j'ai l'absolue conviction qu'il comprenait et appréciait chaque étape de cette petite prestation. Car, voyez-vous, il était par nature d'un soin exquis. Il n'y avait jamais la moindre tache sur son perchoir. Et il suffisait de voir le plaisir qu'il prenait à son bain pour comprendre qu'il avait une véritable petite passion pour la propreté. J'installais son bassin en dernier. À peine était-il en place qu'il sautait littéralement dedans. Il agitait d'abord une aile, puis l'autre, puis baissait la tête et mouillait les plumes de son poitrail. Des gouttes d'eau éclaboussaient toute la cuisine, mais il ne sortait toujours pas. J'avais coutume de lui dire : « Bien, cela suffit maintenant, tu fais juste l'intéressant. » Puis il finissait par sortir d'un bond et se séchait à petits coups de bec. Venaient ensuite un ébrouement, un petit frisson, un gazouillis, et pour finir il levait la tête... Oh, le souvenir m'en est presque insupportable. J'étais toujours en train d'astiquer les couteaux à ce moment-là. Et il me semblait presque qu'ils chantaient eux aussi tandis que je les faisais reluire sur la planche.

... De la compagnie, voyez-vous, c'est cela qu'il était pour moi. Une parfaite compagnie. Si vous avez vécu seul, vous comprendrez combien cela est précieux. Bien sûr, il y avait mes trois jeunes gens qui rentraient tous les soirs pour le dîner et qui parfois restaient ensuite dans la salle à manger à lire le journal. Mais je ne pouvais pas

leur demander de s'intéresser aux petites choses qui constituaient ma journée. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Je n'étais rien pour eux. Pour tout dire, un soir, dans l'escalier, je les ai même entendus m'appeler « l'épouvantail ». Peu importe. Cela n'a pas d'importance. Pas la moindre importance. Je comprends tout à fait. Ils sont jeunes. Pourquoi devrais-je m'en formaliser ? Mais je me souviens de m'être sentie particulièrement reconnaissante ce soir-là de n'être pas complètement seule. Je le lui ai dit après leur départ. J'ai dit : « Tu sais comment ils appellent ta petite dame ? » Et il a penché la tête de côté et m'a regardée de son petit œil malicieux jusqu'à ce que je ne puisse m'empêcher de rire. Cela avait l'air de l'amuser.

... Avez-vous déjà eu des oiseaux ? Si vous n'en avez jamais eu, tout cela doit vous sembler sans doute bien exagéré. Les gens ont dans l'idée que les oiseaux sont de petites créatures sans cœur, froides, à la différence des chiens ou des chats. Quand ma blanchisseuse, les lundis, se demandait pourquoi je n'avais pas plutôt « un joli petit fox-terrier », elle avait coutume de dire : « Mademoiselle, un canari, ce n'est pas un réconfort. » C'est faux. Horriblement faux. Je me souviens d'une nuit. J'avais fait un rêve épouvantable – les rêves peuvent être affreusement cruels – et, même après m'être réveillée, je n'arrivais pas à m'en défaire. J'enfilai donc ma robe de chambre et descendis à la cuisine pour boire un verre d'eau. C'était une nuit d'hiver et il pleuvait fort. Je suppose que j'étais encore à moitié endormie, mais par la fenêtre de la cuisine, qui n'avait pas de store, il me sembla que l'obscurité regardait à l'intérieur et m'espionnait. Et soudain je sentis qu'il était insupportable de n'avoir personne à qui dire : « J'ai fait un rêve horrible » ou bien... ou bien encore : « Protège moi de l'obscurité. » Je me couvris même un moment le visage. Puis j'entendis un petit « Tuit ! Tuit ! » Sa cage était sur la table, le tissu avait glissé, laissant passer la lumière par une fente. « Tuit ! Tuit ! » répéta mon petit bonhomme bien-aimé, tout doucement, comme pour dire : « Je suis là, ma petite

dame ! Je suis là ! » Ce fut un réconfort si merveilleux que j'en eus les larmes aux yeux.

... Et maintenant il n'est plus là. Je n'aurai jamais plus d'oiseau, jamais plus quelque animal que ce soit. Comment le pourrais-je ? Lorsque je le trouvai couché sur le dos, l'œil éteint et les pattes tordues, lorsque je compris que jamais plus je n'entendrais mon bien-aimé chanter, quelque chose sembla mourir en moi. Mon cœur me parut tout à coup creux et vide, comme sa cage. Je vais m'en remettre. Bien sûr. Il le faut. On se remet de tout, avec le temps. Les gens disent toujours que je suis d'un tempérament joyeux. Ils ont bien raison. Je remercie Dieu d'être ainsi faite.

... Et pourtant, sans être morbide ni s'abandonner aux... aux souvenirs et ainsi de suite, je dois avouer qu'il me semble y avoir quelque chose de triste dans la vie. C'est difficile de dire de quoi il s'agit. Je ne pense pas aux malheurs que nous connaissons tous, comme la maladie et la pauvreté et la mort. Non, c'est quelque chose de différent. C'est là, bien enfoui, tout au fond, c'est une part de soi-même, comme le fait de respirer. J'ai beau travailler et m'entretenir à la tâche, il suffit que je m'arrête pour savoir que c'est là, en embuscade. Je me demande souvent si tout le monde ressent la même chose. On ne peut jamais savoir. Mais n'est-il pas extraordinaire que sous son petit chant joyeux et tendre, ce soit justement cette... cette tristesse – ah, qu'est-ce donc ? – que j'entendais ?